



Sa souffrance à venir

Il existe un lieu public dans lequel il ne fait pas bon être. Nous taisons nos séjours. Un lieu où circulent les rumeurs et les angoisses issues de nos peurs collectives. Il pose un grand drap blanc entre nous, nos corps, nos peurs et le reste de la ville. Affirme la maîtrise des soins et abrite secrètement, honteusement nos fins de vie. Cet endroit ouvert, traversable, constitue un espace aveugle. C'est pourtant le lieu de tous mais notre imaginaire y refuse toute projection autre que la peur. C'est souvent

Arnaud Théval *Tenir, caché*. (2017) détail de la pièce n°6.

Des yeux au-delà des portraits

Christian Ruby

Remettre en question une tradition de présence artistique en quelque institution que ce soit, pour ne pas se cantonner à de la décoration, n'est émancipateur que si on – les décideurs comme les artistes – se rend capable de construire vis-à-vis d'elle un jeu d'écart tel qu'il ne se contente pas de substituer à l'ancien le même type d'objets, quoique en moins désuets. Il ne suffit pas de proclamer la péremption de quelque pratique antérieure pour que les nouvelles bouleversent automatiquement les fins préalablement valorisées. Tel est le dilemme dans lequel se meuvent en particulier les artistes qui participent à des opérations de ce type, et ici dans les hôpitaux (publics). Justement parce que l'hôpital peut fonctionner comme une modalité d'une nouvelle rencontre entre le travail, la santé et l'art, il importe d'y introduire une nouvelle forme de symbolisation du commun.

L'art et la condition hospitalière

La présence de l'artiste contemporain à l'hôpital, désormais entrée dans les mœurs, ne saurait contribuer à l'ignorance de tout un passé de relations entre les institutions des beaux-arts et de la santé. Par le biais de l'architecture, du design, et de l'art du portrait (des « grands médecins et chirurgiens », essentiellement masculins), ces relations existent depuis longtemps. On peut refuser de s'en soucier, c'est dommage ! Certains artistes peuvent croire que le monde naît avec eux. Du moins, s'en inquiéter devrait permettre d'éviter la posture de l'artiste se penchant soudain sur les affres des hôpitaux pour

leur faire la grâce de leur accorder l'art réconciliateur auquel ils aspireraient.

Plus pertinente se trouve être la posture de l'artiste qui ne cherche ni à jouer au héros, ni à renverser la convention du spectacle historique ou glorieux dans l'hôpital en faisant seulement une place supplémentaire à des patients habituellement subordonnés à la compassion, ou en substituant au régime des puissants l'expression abasourdie de leur objet médical (blessures, malformations,...). On sait qu'il n'y a rien à attendre de la vocation édifiante d'un art qui se contente de montrer les stigmates que notre société imprime sur les corps à partir de la même tradition mimétique que celle des portraits de la splendeur des autorités.

Des portraits aux yeux impérieux

En effet, tout un pan des arts plastiques à l'hôpital a consisté longtemps en sculptures ou en portraits des gloires médicales ou des donateurs, donnant à admirer le spectacle de leur puissance et de leur pouvoir sur les patients.

Ce qui frappe dans ces œuvres artistiques, ce sont les yeux des personnages, des yeux qui accompagnent les portraits, et dont la propriété est d'être des yeux impérieux, masquant mal chez le sujet de l'œuvre l'ambition d'éternité combinée à la gloire d'un art médical enfermé dans l'exaltation du Progrès. L'art hospitalier de jadis produisait et entretenait à la fois des héros et des hiérarchies.

Lié au grand récit de l'hôpital et de la médecine, cet art des portraits aux yeux impérieux pouvait cependant donner lieu à une sorte de sociologisme pittoresque du personnage médical, articulé à une tradition du spectacle moralisant. Ces figures artistiques devaient fa-

voriser l'élévation morale des personnels et des patients mués en regardeurs. Elles participaient d'un idéal éthique des oeuvres d'art.

La reconfiguration des yeux

La remise en question de cette surcharge d'un art, qui ne fut d'ailleurs pas toujours médiocre, a peu souvent fait l'objet d'une attention particulière. La déchéance des portraits s'est accomplie dans l'indifférence. Et la substitution d'un art de la communication ou des œuvres à multiples mécaniques au travail des artistes s'est opérée sans orientation particulière. Le commerce et la marchandise ont pris le pas.

Arnaud Théval ne se contente justement pas de ce commerce établi. Il se met à l'écart, et simultanément glisse hors de la norme précédente, notamment en rompant la logique spectaculaire au profit de la rencontre avec n'importe quelle personne de l'hôpital, et non au profit du seul couple médecin-patient. En déplaçant le jeu des yeux, vers les personnels hospitaliers, il fait éclater les nombreux stéréotypes de la représentation médicale et hospitalière ; il entreprend de reconfigurer les formes du visible dans un monde enfoncé au cœur de formes de vie démolies et de paroles fragmentaires.

En travaillant, par l'art et l'implication, ces individualités microscopiques, sans jamais tomber dans le modèle du portrait classique, il rend aux yeux des personnes – c'est-à-dire à elles-mêmes - une présence inédite – souvent négligée – dans la structure de l'hôpital. Nul besoin de narration esthétique, dans la condition post-hospitalière, mais plus subtilement une révocation des hiérarchies représentatives

devient nécessaire. Ce ne sont plus des regards de héros, mais des yeux attentifs à ce qu'ils font et aux liens des uns avec les autres.

Des yeux sans portraits

En somme, l'artiste propose une scène hospitalière de l'égalité où des performances hétérogènes ont droit aux mêmes places et se combinent. Il entreprend la dissolution des individualités assignées et pratique l'excès des œuvres installées dans tout l'hôpital, afin qu'on n'arrive plus à fixer une échelle hiérarchique...

Dès lors, face à ces œuvres, le patient de l'hôpital est appelé à plusieurs démarches. La première contribue à son devenir spectateur, à la mise à l'écart de sa condition de malade, du moins momentanément. La seconde fait alors droit à un exercice esthétique qui transforme les modes sensibles dominants à l'hôpital. La troisième se confronte à ce que ces compétences peuvent produire dans le contexte auquel il est non moins momentanément lié. Une nouvelle aventure lui est inspirée, celle de partager avec les personnels une histoire hospitalière à s'approprier en y prenant part.

Christian Ruby, Philosophe,
Docteur en philosophie, Formateur de médiateurs culturels, membre de l'Observatoire de la liberté de création.
Dernier ouvrage paru : *Spectateur et politique, D'une conception crépusculaire à une conception affirmative de la culture ?*, Bruxelles, La Lettre volée, janvier 2015 ;
Abécédaire des arts et de la culture, Toulouse, L'Attribut, 2016. Prochain ouvrage : *Devenir spectateur, Invention et mutation du public culturel*, Toulouse, L'Attribut, 2017.
christianruby.net